



LE hasard est souvent capricieux. En rédigeant mes notes précédentes pendant la courte trêve que nous laissent les fêtes de Pâques, trêve de Dieu s'il en fût, — et combien nécessaire au repos du musicien comme du critique, — je n'aurais pas cru devoir reprendre si vite le collier ; et, pendant que devant moi s'allonge une interminable série de concerts de toute nature, présage d'une activité redoublée, jusqu'au jour où le soleil nous rendra vraiment ses ardeurs et invitera les plus récalcitrants à fuir Paris, la grand'ville, je m'amuse du démenti que je m'inflige à moi-même. J'avais heureusement pris mes précautions. J'avais argué de possibilités et de caprices météorologiques et supputé toutes les bonnes raisons qui dussent, le cas échéant, me couvrir. Il y a un fait : la musique n'abandonne pas encore le droit qui lui est dévolu de se proposer à nos oreilles. Il y en a un autre : sans vergogne, je vous entretiens une fois de plus de ses manifestations :

Avant d'entrer dans le détail, et puisque j'ai tenté de m'élever déjà " au-dessus de la mêlée " en étudiant les divers symptômes

qui permettent de porter un diagnostic sur la maladie dont souffre la musique en France, il serait bon d'ajouter que le mal ne sévit pas exclusivement chez nous, et que l'étranger subit, lui aussi, une crise analogue à la nôtre. Non point qu'il soit charitable, lorsque l'on est soi-même éborgné, de se gausser de l'œil larmoyant du voisin. Nous répugnerions à nous consoler aussi pauvrement, mais nos voisins sont aussi mal partagés que nous. Il est donc préférable de mettre nos malheurs en commun : partout, matériellement, — sauf en Amérique, — et esthétiquement, le malaise est maître.

En Allemagne, il semble que les coups portés par Wagner aient définitivement sapé la musique purement symphonique. Richard Strauss, en ce sens, n'a fait que prolonger de vieux malentendus. Arnold Schönberg, adoptant pour base l'hypothèse tristanienne, a échafaudé toute une série de théorèmes qui se soutiennent les uns par les autres, et s'effondrent dès qu'on enlève une maille au réseau. Poussé maintenant dans d'ultimes retranchements, il se défend avec ce nouveau *quintette* pour instruments à vent qui épouvante le monde latin par sa laideur, et après quoi

il serait prudent, pour les compositeurs d'entre Rhin et Danube, d'observer une longue continence s'ils veulent éviter que leurs œuvres prochaines n'en portent les stigmates redoutables. En France, Dieu merci, nous sommes délivrés de cette obsession.

La Russie, à lire ce qui s'y imprime, a brisé net avec la politique qui nous était chère : est-ce une forme de la rupture de l'alliance franco-russe ? Le folklore si prodigieusement fécond y est laissé en friche. Finies, les belles échappées vers un orient de rêve qu'avait indiquées Moussorgsky, Balakirev, Borodine, Rimsky-Korsakov et le Glazounov de la haute époque. Dorénavant, obéissant au " Drang nach Osten ", c'est sur la méthode allemande que se rabattent les slaves pilleurs. On imagine les fâcheux résultats que dicte un mot d'ordre ainsi pris hors de la race. Dès maintenant, il n'est pas exagéré de prédire à ce pays si magnifiquement doué une période de vaches maigres, après celle des vaches grasses : l'Angleterre, pour avoir enfreint ses lois, a bel et bien connu une longue éclipse depuis la fin du dix-huitième siècle. D'ailleurs, c'est partout la même chose, en Italie où le théâtre est à son tour sévèrement atteint, en Amérique du Nord où échouent les tentatives qui s'écartent du fond qui manque le moins chez elle, le fond vieil-irlandais et le fond nègre.

Peut-être m'accuserez-vous de pousser le tableau au noir : je jure cependant que telle n'est pas mon intention.

*
* *

Evidemment, si vous ouvrez certains organes nationaux ou internationaux, vous y verrez un optimisme qui ne concorde pas avec ce que je dis ici. Dans chaque pays, des revues plus ou moins officieuses, plus ou moins indépendantes, s'efforcent de persuader le lecteur que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et que jamais on n'a connu une telle prospérité. La vérité est ailleurs. Ce n'est pas à l'étendue des catalogues des maisons d'édition que l'on peut juger de l'état florissant de la musique, et

nous connaissons précisément les efforts et les sacrifices que font certaines firmes étrangères pour essayer de s'attacher des compositeurs nouveaux et de créer un mouvement en leur faveur. Cela prouve seulement qu'elles ont eu des désillusions antérieures, et qu'elles tâchent de se rattraper de leurs déboires.

Car, ce qui nous perd, c'est cette notion de mode que l'on a introduite récemment en musique, et qui fait qu'un musicien écrit une œuvre " très Scarlatti " ou " tout-à-fait Haydn ", ou qu'il renie délibérément aujourd'hui ce qu'il n'a pas craint de signer en 1913 ou en 1920. La mode ? je vous demande un peu ce que nos petits-neveux en penseront, et à quel travail de classement ils auront à se livrer, — à moins qu'ils n'y renoncent ! — pour mettre de l'ordre dans la production contemporaine. Nous prend-on pour des antiquaires marrons, ou tient-on absolument à assimiler la musique à la botanique ou à l'histoire naturelle ? Ces siècles étaient vigoureux, qui pouvaient ordonner d'après des principes originaux les éléments qu'ils avaient à leur disposition. Notre temps, lui, n'est qu'une époque de référence.

Notez que le péril serait éphémère si nous ne nous leurrions pas, par ailleurs, de mots dont la signification reste à dessein imprécise, et si certains n'exploitaient pas la confusion générale au profit de je ne sais quels buts assez mal définis. Ceux qui jettent ainsi leurs filets dans l'eau trouble sont les plus dangereux. Sous prétexte de porter la bonne parole à l'étranger, ils y déclarent benoîtement, devant des auditoires mal avertis, et qui ne demandent pourtant qu'à les croire, un tas de fariboles qu'il nous est difficile de contrôler ensuite. Ils y impriment que la France n'a d'oreille que pour certains de leurs amis, alors qu'ils sont ici notoirement inconnus, ou qu'au contraire les œuvres des maîtres que nous honorons unanimement sont depuis longtemps reléguées dans nos greniers. Sans doute, la décantation se fait peu à peu, mais le mensonge laisse toujours quelque trace au cœur des timides. Ah, qu'une bonne fessée publique assainirait l'atmosphère !

*
* *

En attendant d'en arriver à des remèdes aussi énergiques pour guérir les rhéteurs et les pharisiens, soulignons les tentatives désintéressées dont le succès croît peu à peu, et qui, sans phrase et sans bruit, donnent des résultats de plus en plus satisfaisants.

On a trop peu souvent l'occasion de parler comme il convient des chanteurs de Saint-Gervais, par exemple pour n'en point profiter lorsque la saison est à la musique religieuse. Pâques amènent chaque année un débordement de cette musique, où, hélas, les genres sont étrangement confondus. Ce n'est pas parce que le texte est sacré que son support sonore le devient nécessairement, et nous avons, dans nos souvenirs, de ces contresens énormes contre lesquels la liturgie est impuissante à lutter. Parmi les œuvres de valeur même, combien peu sont religieuses dans la forme, sinon dans le fond ? Combien, dont l'esprit est absent et qui n'ont servi que de motifs à des développements trop littéralement, trop exclusivement musicaux ; — j'entends par là cette facture contrapuntique ou seulement dynamique à quoi le texte sert de prétexte, et qui l'accompagne parallèlement, au lieu de s'adapter et de se fondre avec lui, comme l'ornement se fond avec la lettre même d'un manuscrit !

Un nom, avec celui des bénédictions qui ressuscitèrent la liturgie dans sa pureté primitive, est à l'origine de cette restauration, celui de Charles Bordes, fondateur des Chanteurs de Saint-Gervais. Il est réconfortant de constater que l'œuvre de cet homme dont la mort a trop brutalement rompu l'activité fertilisante se poursuit ici, telle qu'il l'avait entreprise, sans la moindre déformation. Il faut justement ajouter que M. Paul Le Flem y donne le meilleur de lui-même, et s'est institué le dépositaire fidèle de la volonté initiale. Sous sa conduite, le répertoire des Chanteurs de Saint-Gervais, qu'on peut entendre maintenant tant en province et à l'étranger qu'à Paris, se maintient et s'accroît régulièrement ; il va jusqu'à s'enrichir de chœurs " profanes " contemporains. En

un mot, ce groupe est le plus régulier que nous possédions en France et que nous puissions opposer à toute la multitude des formations slaves, germaniques ou anglo-saxonnes, et ces manifestations des Jeudi et Vendredi Saints, puis du matin de Pâques, ont été d'une précision, d'une cohésion, d'une humanité vraiment admirables. Notons, de Palestrina, cette *Messe du Pape Marcel*, et ce *Stabat* à deux chœurs, dont l'ardente polyphonie reste un modèle impérissable, et je ne sais combien de *Repons* de Vittoria, d'une effusion sobre et tragique, comme *Tradiderunt me*, *Ecce quomodo moritur Justus*, ou *Sepulto Domine*.

Je n'aurais garde d'oublier non plus, les 7 et 8 avril, à un niveau peut-être moins élevé, mais tout de même estimable, les deux séances des Chanteurs de la Sainte Chapelle, que dirige M. l'abbé Delépine. Si la partie moderne de leur programme appelle des réserves, le reste est bien compris et bien interprété. Enfin, sous la vénérable baguette de M. Vincent d'Indy, nous eûmes, les 30 et 31 mars, une très belle exécution intégrale, mais coupée en deux soirées, de la *Passion selon saint Matthieu*, de J.-S. Bach. La mise au point de ce chef-d'œuvre demande à la fois un esprit de synthèse et d'analyse. M. d'Indy, avec son application opiniâtre, a triomphé de tous les obstacles qu'elle présentait, et, décidément, il ne nous reste qu'à nous incliner devant le génie créateur du vieux Cantor, de la Thomaskirche, lorsque nous subissons l'entrée si habilement ménagée et si puissante des soprani, au cours du premier chœur, — ou lorsque nous écoutons ces admirables plaintes du contralto-solo " *Ach Golgatha, unsel'ges Golgatha !* " sur le dessin obstiné et comme inconsolable, des deux hautbois de chasse que scandent les basses et le " continuo ". Il y a dans ces quelques lignes une évocation de la douleur poignante et vraie, sans aucune mièvrerie sensiblerie, d'une grandeur telle qu'elle nous dépasse, et qu'on la remarque généralement assez mal : nous vivons cependant à son ombre.

*
* *

Comme d'habitude, les grandes associations ont, elles aussi, consacré leur programme des Jours Saints à l'édification de leurs auditeurs. Chez Colonne, chez Lamoureux et au Conservatoire, nous allons de Pergolèse à Lili Boulanger, avec de longues stations devant les *Paysages franciscains* de M. G. Pierné ; la *II^e Symphonie* de Saint-Saëns et les *Béatitudes*. On pourrait, à vrai dire, à propos de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* ou du concerto de piano de Grieg, se poser la question de Saint-Louis-de-Gonzague : " *quid hoc ad aeternitatem ?* " Nous ne la poserons que lorsqu'on distribuera de l'eau bénite à l'entrée du Châtelet et des autres salles. Peut-être le public venait-il applaudir seulement M^{me} Ninon Vallin, ou MM. Cortot ou Panzéra : ce n'est pas moi qui lui donnerait tort.

Le Samedi Saint, M. Pierné, de concert avec MM. G. Blancquart et A. Baugé, nous promène de la Mecque en Andalousie, avec un long crochet par la Grèce, grâce à Mozart et à MM. Kalomiris et Lamote de Grignan. Cependant, M. Rhené-Baton, avec Wagner et M^{me} Demougeot, villégiature entre Thuringe et Walhalla, et les retardataires peuvent encore aller l'y rejoindre le lendemain, jour de Pâques. Les 10, 17 et 24, il campe tour à tour dans le Manoir de Rosemonde, sous les pins de Rome, et dans cette plaine de l'Espagne slave qu'affectionnait Rimsky-Korsakov. Inutile d'ajouter qu'outre son orchestre il a emmené dans ses périples, M^{mes} Alice Derlange, Janine Weill, Jeanne Beer et M. Volterra, et qu'il a même confié un moment le commandement de ses troupes à M. Vladimir Shavitch et à M. Ph. Gaubert, dont le *Cortège d'Amphitrite* est particulièrement bien accueilli en cette salle de la rue de Mogador où tant de spectacles se succèdent dans notre fauteuil. Ainsi, ayant, par le truchement de M. Albert Wolff, ouvert bon premier la saison, le 3 octobre il la clôt bon dernier. Je livre cette simple constatation aux amateurs de statistiques.

La Société des Concerts a tenu également à terminer en beauté, et c'est dans un enthousiasme délirant que M. Ph. Gaubert y exécuta, les 11 et 18 avril, la *Grand'Messe en si mineur* et le

Magnificat de Bach, joint à la IX^e. Il est regrettable que la France n'attribue pas plus de portée à des auditions de cette qualité, que l'homme dans la rue n'en ait cure, et que la salle du Faubourg Poissonnière, soit trop exiguë. A l'étranger, un cortège de trains spéciaux amènerait, pour y assister, les pèlerins dans une ville en fête. Notre discrétion nationale a, sur ce point, son bon et son mauvais côté.

De l'art immortel du grand Cantor à celui de MM. Auric et Poulenc, la distance est grande. Franchissons-la en compagnie de leurs amis, qui se pressaient à leur concert de la Salle des Agriculteurs, le 3 mai, et félicitons M. Poulenc de renoncer à ces vaines amusettes auxquelles M. Auric semble vouloir s'attarder. J'ai toujours pensé que M. Poulenc était doué d'une sensibilité très fine, qu'il gardait un peu trop jalousement pour lui jusqu'à ce jour, et je me réjouis de le voir maintenant donner libre cours à son inspiration, qui est charmante.

Et maintenant, la place me manque pour vous parler congrûment du Festival suisse du 14, au Trocadéro, où nous entendîmes des chœurs splendides, La Liedertafel et le Caecilienverein de Berne, qu'assistait l'orchestre de la Société des Concerts sous la férule de M. Fritz Brun. L'Orchestre Philharmonique qui a mis son destin, ce même soir, entre les mains de M. Schnedler-Petersen, rappelle à nos souvenirs, à propos de la *Cassandra* de M. V. Gnegchi, certaine vieille querelle entre tenants de cette œuvre et partisans de l'*Elektra* de M. R. Strauss.

Enfin, comment dire en trois mots le succès triomphal du *Psaume* de Florent Schmitt, le 1^{er} avril aux Concerts Straram, et l'agrément de la voix de M^{lle} Bunlet, qui y assume le rôle écrasant du soprano solo. Une telle concision est indécente : un livre entier ne serait pas de trop pour traiter du *Psaume*.

Bornons ici notre carrière :
Les longs ouvrages me font peur.

LOUIS AUBERT.